

Microprogrammes éducatifs américains en contexte bilingue et enseignement du français : le cas du Cameroun

Christophe Ippolito
Georgia Institute of Technology & Centre « Écritures »



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 5 - 2012
pp. 209-218

Résumé : A l'heure où le rapport d'octobre 2010 du Fonds Monétaire International met en lumière un taux de croissance important dans certaines régions d'Afrique, cet article tente de présenter les enjeux stratégiques et pratiques liés pour certaines universités américaines à une présence en Afrique - présence considérée comme critique par le « US Department of Education ». Sont étudiés en particulier certains rapports institutionnels de ces universités avec le Cameroun, pays bilingue et doté d'un tissu universitaire diversifié. A partir de l'étude des réseaux anglophones et francophones de la région de Buea, l'article souligne l'intérêt des microprogrammes qui lient apprentissage du français, pratique du développement durable, et technologie. Ces programmes offrent aux locuteurs américains et à leurs interlocuteurs camerounais des alternatives aux formes plus traditionnelles de relations culturelles et linguistiques.

Mots-clés : Cameroun, États-Unis, français, éducation, microprogrammes, bilinguisme

Summary: At the same time that a report of October 2010 from the International Monetary Fund confirms a substantial growth rate in certain areas of Africa, this article attempts to show why a presence in Africa, considered critical by the US Department of Education, is of considerable importance, both strategically and practically, for many American universities. In particular, it examines the institutional relations these universities have with Cameroon - a bilingual country boasting a diversified network of universities. Based on an analysis of the Anglophone and Francophone networks of the Buea area, the article highlights the usefulness of micro-programs linking the learning of French, sustainable development and technology. These programs offer American speakers and their Cameroonian counterparts alternatives to the more traditional forms of cultural and linguistic relations.

Keywords: Cameroon, United States, French, education, micro-programs, bilingualism

En préambule de ce travail, l'on voudrait rappeler que le Cameroun a une histoire complexe. Territoire colonisé par l'Allemagne impériale puis divisé entre le Royaume-Uni et la France, puis re-divisé après les Indépendances (en partie au profit du Nigéria), il abrite plus de 200 ethnies, cultures (parfois « régulées » par des droits coutumiers spécifiques) et langages autochtones, et est également caractérisé par une remarquable biodiversité. Le pays est membre du Commonwealth comme de l'Organisation internationale de la Francophonie. Si le Cameroun, bien doté en ressources naturelles,

est aujourd'hui généralement considéré comme stable et relativement prospère, il faut cependant noter les tensions entre anglophones et francophones, les reliquats de guerres passées (Deltombe et al., 2011), et le sort problématique de certaines minorités (les homosexuels, par exemple) et segments de la population (20% de chômeurs dans un pays qui compte près de 20 millions d'habitants) ou sur un plan plus général les problèmes posés par certaines pratiques peu démocratiques ou peu transparentes. Enfin, plusieurs pays dont la France, les États-Unis, ou la Chine sont d'actifs partenaires du Cameroun. Ces quelques lignes éclaireront on l'espère ce qui va suivre.

A l'heure où le rapport d'octobre 2010 du Fonds Monétaire International met en lumière un taux de croissance important dans certaines régions d'Afrique, on présentera les enjeux stratégiques et pratiques pour certaines universités américaines d'une présence en Afrique, présence aujourd'hui considérée comme importante par le « US Department of Education » au niveau des quatre premières années d'université - jusqu'au « Bachelor of Science » (BS) ou au « Bachelor of Arts » (BA). De nombreuses universités américaines ont une présence en Afrique, en termes de recherche et de projets en cours de réalisation certes, mais aussi d'enseignement. C'est sur l'enseignement qu'on voudrait insister ici, et plus particulièrement sur les programmes de français pour les étudiants américains sous-gradués préparant le BS ou le BA, dans le cadre d'un projet de microprogramme interdisciplinaire autour du français et du développement durable au Cameroun, et d'une demande de subvention fédérale pour soutenir le projet. Cette demande se fait dans le contexte de projets scientifiques en Afrique du « Georgia Institute of Technology (Georgia Tech, ou « GT » ci-après), université (et avant tout école d'ingénieurs) située dans le Sud des États-Unis, à Atlanta. Il s'agira à la fois d'exposer pourquoi le choix du Cameroun peut être justifié pour des programmes interdisciplinaires, et de faire le point sur les modèles pour l'enseignement du français au Cameroun pour les étudiants américains.

Les programmes universitaires internationaux initiés par les universités américaines se développent souvent sur le plan international au niveau de la maîtrise et/ou du doctorat, et notamment dans les pays en forte croissance où les étudiants désirent des diplômes reconnus internationalement (d'où par exemple l'ouverture de nouveaux programmes en Chine et en Inde dans le cas de GT, après les campus créés en Europe pendant les années 80 et 90). Pour les étudiants sous-gradués, il existe plusieurs approches et on en examinera quelques exemples concrets, en privilégiant ci-après le modèle de Dickinson College au Cameroun. Pour l'ensemble des disciplines, en 1993, un rapport (U.S. Study Abroad Programs in Africa) donnait une liste de 25 programmes d'universités américaines en Afrique. A cette période, le Kenya était le pays où il y avait le plus grand nombre de programmes. Suivaient l'Égypte, le Nigéria, la Tanzanie, le Zimbabwe, et le Maroc. On comptait en outre 15 programmes « directs » : les cours étaient suivis directement dans une institution africaine. Les programmes des universités américaines se sont développés significativement depuis 1993, notamment en raison d'une politique plus systématique au niveau fédéral, politique relayée par le « US Department of Education » avec des moyens importants au moins jusqu'à la prise de conscience de la crise récente et de la crise budgétaire qui l'accompagne.

Comme cela est le cas dans de nombreux domaines (l'étude du français des affaires, par exemple, avec les centres CIBER [Centers for International Business Education and Research ; GT a l'un des 33 centres aux États-Unis]), il existe aux États-Unis des centres nationaux pour l'étude de l'Afrique et des langues, financés par le gouvernement

fédéral dans des universités prestigieuses, et des programmes qui leurs correspondent (National Resource Centers (NRC) Program, Foreign Language and Area Studies (FLAS) Fellowship Program).¹ Au niveau du lycée, des programmes sont destinés aux enseignants, ainsi « **Cameroun: A Country and a Continent in Cultural Transition** », financé par le « Fulbright-Hays Group Project ». Ce programme de 2010 a envoyé 12 enseignants pour un mois au Cameroun, pour établir un fonds documentaire et pédagogique sur la culture de ce pays (en privilégiant musique, célébrations, religions, pratiques culinaires, mode, d'une part, et d'autre part l'étude de l'impact du système éducatif local, du réchauffement climatique et de la globalisation sur le développement). Ce type de programme bénéficie de l'aide d'experts d'universités régionales et nationales de Pennsylvanie, en liaison avec la diaspora camerounaise dans cet État. En sus du voyage - les enseignants participent aux frais à la hauteur de 700 dollars, et paient pour une assurance modique et les vaccins nécessaires (leur coût peut atteindre 350 dollars par vaccin aux États-Unis) - un soutien est prévu pour la production de documents pédagogiques. Parmi les compétences et objectifs requis pour les enseignants participant au programme figure la compétence culturelle (« cultural competency »). Approche originale mais destinée aux enseignants exclusivement, pour mieux leur permettre d'enseigner la culture africaine dans leurs cours.

Aux États-Unis, comme on l'a vu dans ce qui précède, un programme sérieux ne saurait s'envisager sans collaboration avec l'État où est située l'institution, et avec les institutions locales qui ont une expérience dans l'aire géographique retenue. Dans le cas de la Géorgie, un programme fut développé au début des années 2000 au Ghana par l'Université de Géorgie. Ce programme interdisciplinaire initié en 2003 répondait à une des caractéristiques de la Géorgie, qui est le quatrième État en termes d'accueil d'immigrants africains aux États-Unis, les immigrants ghanéens et nigériens y étant prédominants. Le programme comportait notamment des visites aux forts d'où étaient envoyés les esclaves jusqu'au XIXe siècle, un élément important dans cet État du Sud (l'un de ces forts, à Cape Town, a été visité par le président Obama et son épouse en 2008). Enfin, il existait un élément de « service learning », soit une forme d'apprentissage qui puisse bénéficier à la communauté visitée (en l'occurrence des services rendus en termes de cours et d'assistance technique dans un orphelinat d'État). D'autre part, le fait que le Ghana soit depuis de nombreuses années maintenant un pays stable fut une condition essentielle de ce choix (Lowe, 2008).

Le Cameroun, comme le Ghana, a quelques caractéristiques qui peuvent expliquer en partie l'intérêt d'une université américaine. Au-delà de la stabilité requise, il y a le bilinguisme en termes de langues européennes (français et anglais), une réalité (et une stratégie de politique intérieure et extérieure) depuis 1961. Il faut cependant relativiser l'importance du bilinguisme car il existe une coupure géographique, la frontière linguistique se situant entre les anciennes colonies françaises et anglaises ; mais les missionnaires baptistes anglais avaient introduit l'anglais dès 1840, soit bien avant la présence allemande qui prit fin avec la première guerre mondiale. Un arrêté du gouverneur général français de l'Afrique équatoriale française (AEF) de 1920, prolongé par une loi de 1921 au Cameroun (commissariat autonome qui n'était pas membre de l'AEF), décrète qu'« aucune école ne sera autorisée si l'enseignement n'y est donné en français » (Echu, 1999 : 5). Dans une culture plurilingue, le français langue étrangère est d'autre part une réalité dans l'enseignement camerounais depuis 1962, date des premiers cours à l'Université de Yaoundé, et c'est la même année qu'un cours sur le « bilingual training » de 3 heures (4 heures depuis 1993) est rendu obligatoire pour les enseignants (Echu, 1999 : 6-13). Il faut

préciser que ce bilinguisme est inscrit dans le contexte d'une politique « trilinguiste » implicite sinon officielle (la troisième langue étant l'une des langues camerounaises indigènes). Il y a certes différents niveaux de bilinguisme, et dans la réalité des faits, le bilinguisme est aussi un monolinguisme militant et un outil politique pour le Cameroun anglophone parfois tenté par la sécession (Olinga, 2008, 2009).

D'un point de vue bilatéral, l'ambassade américaine au Cameroun fait un travail important pour développer les liens entre les deux pays. Sa section « Public Affairs » à Yaoundé joue un rôle organisationnel et est aussi une source d'information et de financement pour les initiatives culturelles et éducatives, par l'intermédiaire du « Educational Advising Center » (EAC). Le « James Baldwin Information Resource Center » (JBIRC) centralise l'information sur les services disponibles pour les études au Cameroun. Et 140 volontaires du « Peace Corps » travaillent notamment dans les domaines du « community development » et de l'éducation. En Géorgie, un bureau de recrutement du « Peace Corps » travaille en liaison avec les universités, et notamment Georgia Tech. Une volontaire du Peace Corps au Cameroun a raconté son expérience dans un livre récent (Herrera, 2000).

La présence du Cameroun sur le net est aussi un facteur positif, comme c'est d'ailleurs le cas dans de nombreux pays d'Afrique où l'Internet joue souvent un rôle essentiel dans l'éducation aujourd'hui (cependant l'accès à l'Internet n'est pas disponible partout ni pour tous). C'est dire que dès lors qu'on dispose d'une connexion correcte, l'Internet devient un support essentiel aussi bien pour les étudiants américains que pour les étudiants africains. On peut consulter une liste de sites sur l'éducation, la culture, et l'histoire dans le pays (Cameroon: Education, Culture, and History), liste qui répertorie notamment le site de l'AFHEMI sur l'artisanat, ou celui du « Bureau Afrique Centrale » de l'Agence universitaire de la Francophonie à Yaoundé, qui donne des informations sur l'éducation dans la région ; on peut aussi consulter d'autres sites sur la culture locale, de « doual'art » sur l'art contemporain à des sites sur des auteurs ou cinéastes tels que Mongo Beti, Jean-Marie Teno, ou Francis Bebey. Les organisations internationales ne sont pas en reste. Le Bureau de l'Éducation Internationale pour le Cameroun (UNESCO, Genève) a publié des documents sur le Cameroun, y compris un rapport sur le développement de l'éducation (daté d'avril 2001) ; d'autres sites traitent d'ethnographie, ainsi de « Cameroon: Masks and Statues / Masques et Statues du Musée National de Yaoundé » et du Musée des Bénédictins du Mont-Febe (Programme « Memory of the World », UNESCO Webworld, Paris).

On peut aussi noter que le système éducatif² au Cameroun est un atout pour les étudiants américains qui peuvent profiter sur place des services de professeurs compétents et bilingues jusque dans les centres universitaires privés qui accueillent ces étudiants. Le pays est doté d'un réseau d'universités publiques, notamment à Buea, Douala, Yaoundé (I & II), Dschang et Ngaoundéré, et de quelques universités privées telles que la Fotso Victor University. La tendance actuelle est à une spécialisation de l'éducation : plus d'importance est donnée à l'acquisition de techniques et de technologies qu'à un savoir de type général.

L'Université de Dschang applique le bilinguisme puisque l'enseignement est dispensé à la fois en français et en anglais ; elle entretient des rapports avec des universités américaines et européennes. Sa Faculté des Lettres et Sciences Humaines a des départements d'études africaines et de langues étrangères appliquées (LEA). Signalons également leur Master Professionnel en Migrations, Mondialisation et Développement

Local, et leur Centre de Langues et Cultures Camerounaises, ainsi que leurs Masters Professionnels en Droits de l'Homme et en Droit International Humanitaire, disciplines essentielles pour des étudiants américains désirant travailler avec les Organisations Non-Gouvernementales (ONGs). La Faculté des Sciences a de nombreux programmes, ainsi en Sciences de la terre, Mathématiques et Informatique, Physique, ou Sciences Biomédicales. L'Institut Universitaire Fotso Victor de Bandjoun a des départements en Électronique, Électrotechnique, et Génie Mécanique, programmes intéressants pour de jeunes ingénieurs. La coopération internationale est importante (avec l'Allemagne, la Belgique, le Canada, la France, Israël, les Pays-Bas, le Royaume-Uni et les États-Unis). Un organisme, le GIE-UDS, est spécialisé dans l'aide au développement, une priorité en termes de recherche.

Quant à elle, l'Université anglophone de Buea (UB) est relativement jeune (1993), et suit le modèle anglo-saxon, à la différence des autres universités publiques. Elle présente donc un profil extrêmement intéressant notamment pour les universités américaines. Elle a des relations avec plus de 40 universités en Amérique du Nord, en Europe et en Afrique, et réunit plus de 12 000 étudiants, 500 professeurs (et 500 autres employés), dans les domaines suivants : arts, éducation, santé, sciences, mécanique, sciences sociales et gestion, agriculture ; il existe également une école professionnelle, l'Advanced School of Translators and Interpreters (ASTI). Le « Department of French » comporte en 2011 13 personnes en littérature, linguistique et civilisation française, dont un coopérant français en politique linguistique, et a des liens significatifs avec les départements d'histoire et de linguistique, dans un esprit interdisciplinaire. Située dans la montagne, à Buea, capitale de l'ex-Cameroun allemand et de l'actuelle province du sud-ouest (il y reste quelques spécimens d'architecture coloniale allemande, mais la plupart ont été détruits pendant la période d'administration française), elle bénéficie d'un climat clément (23-25 degrés) dans cette région. Elle est très proche de la station balnéaire de Limbé sur l'Atlantique, et est bien reliée à Douala (à une heure de distance), site d'un aéroport international. L'université de Douala, quant à elle, a des programmes en humanités, en arts, en sciences politiques, en économie, en sciences de l'ingénieur, en médecine et en pharmacologie. Un article récent³ détaille l'intérêt que les institutions américaines peuvent porter à l'université de Buea, insistant notamment sur la présence d'un programme en « women's and gender studies ».

Pour Georgia Tech et son école d'ingénieurs, et en général les universités américaines, la présence et l'expérience d'institutions publiques ou privées spécialisées dans les sciences sont des atouts. L'IST-AC (Institut Supérieur de Technologie d'Afrique Centrale) au sein de L'Université Catholique d'Afrique Centrale (UCAC, siège à Yaoundé, Cameroun), institut géré par l'ICAM (Institut Catholique d'Arts et Métiers), école d'ingénieur française (3000 étudiants, 600 ingénieurs diplômés par an en France) est l'une de ces institutions. L'IST-AC se donne pour mission de « former, en Afrique et pour l'Afrique, des techniciens et des ingénieurs professionnellement compétents et humainement responsables » (L'Institut Supérieur de Technologie d'Afrique Centrale), une démarche à laquelle on ne peut qu'être sensible. A Pointe-Noire, en République du Congo, l'ICAM a depuis 2002 un premier cycle de formation d'ingénieurs en maintenance industrielle. A Douala, il existe depuis 2004 un second cycle de formation d'ingénieurs avec stage en entreprise en alternance. Et un centre vient d'être ouvert en 2009 à N'Djamena, au Tchad. 134 diplômés d'ingénieurs, et 49 diplômés de techniciens supérieurs ont été décernés à ce jour, tandis que 130 contrats d'alternance (pour techniciens et ingénieurs) sont gérés

en collaboration avec plus de 100 entreprises, et que l'école accueille aujourd'hui 240 étudiants de 6 nationalités différentes. L'objectif selon le site concerné est de « diplômer 60 ingénieurs par an et [de] s'insérer durablement en Afrique Centrale ».

Examinons maintenant quelques programmes américains au Cameroun. Le « Five College African Scholars Program » invite des professeurs africains à l'ouest du Massachusetts, et le département de français de Holy Cross, l'un des prestigieux « Five Colleges » de cette partie ouest du Massachusetts, a des programmes au Cameroun en collaboration avec l'Université Catholique d'Afrique Centrale en français, littérature francophone, sciences économiques, comptabilité, sciences politiques, droit, sociologie, anthropologie, histoire, mathématiques (notons que les programmes de mathématiques sont souvent excellents en Afrique francophone), études religieuses, et arts visuels. Antioch University organise un programme à Buea, « Community Development in Cameroon », en collaboration avec l'Université de Buea. L'University of Maryland organise tous les ans en janvier un programme original intitulé « Cameroon: A Case Study in European Colonialisms », présenté comme un itinéraire en études postcoloniales, avec un cours axé sur l'allemand et l'influence de la culture coloniale allemande qui emmène les étudiants à Yaoundé, fondé par des Allemands, ou encore Lolodorf, Kribi, Cap Nachtigal, Fouban (lieu d'une résistance significative à la colonisation allemande), et Bamenda, en collaboration avec les universités de Yaoundé et de Buea. Le fait que le Cameroun soit un pays « bilingue » permet d'emmener des étudiants exclusivement anglophones, ou du moins de niveau intermédiaire en français.⁴

L'excellent programme de Dickinson College offre un modèle séduisant (et bien financé) qu'on va explorer plus en détail. Dickinson est l'une des meilleures universités sous-graduées (« colleges » destinés à la préparation du BA ou BS, diplômes comparables pour ce qui est du niveau aux licences françaises) pour l'étude des langues étrangères, et a 40 programmes à l'étranger dans 24 pays dont le Cameroun (et la France, à Toulouse); 15 de ces programmes sont gérés directement par Dickinson. De plus Dickinson est célébré pour ses programmes sur le développement durable (en anglais, « sustainable development »); or le développement durable, qui est, au-delà des théories et pratiques diverses qui le définissent sur le terrain et dans l'enseignement, une des « voies royales » pour l'obtention de subventions fédérales y compris au niveau de la recherche universitaire, est en soi, sans doute aucun, aussi bien un creuset pour les programmes interdisciplinaires qu'un faisceau de pratiques tournées vers le présent et l'avenir, pratiques qui engagent le devenir des sociétés concernées. Au Cameroun, Dickinson a des programmes en humanités (et notamment en français) et en sciences sociales, ainsi que des stages et travaux sur le terrain, en collaboration avec l'Université de Yaoundé I et l'Université Catholique d'Afrique Centrale (UCAC). Le programme est supervisé par un directeur résident et un coordinateur académique. Les étudiants peuvent habiter au centre ou avec des familles. Le coût nominal du programme pour un semestre est actuellement de l'ordre de 25 000 dollars, ce qui correspond au coût de l'éducation à Dickinson pour un semestre (compte non tenu cependant des bourses afférentes et autres aides aux étudiants, très importantes, ce qui résulte en un coût effectif raisonnable).

Le récent déclin du dollar oblige les universités américaines à de nouvelles approches créatives du financement des études à l'étranger. Dans un « post » sur le « Forum on Education Abroad » du jeudi 6 décembre 2007 intitulé « *Chronicle Looks At Study Abroad Costs* », Brian Whalen (qui a aidé au développement du modèle des programmes

à l'étranger de Dickinson), réagissant à un article de Karin Fisher intitulé « Declining Dollar Has Colleges Scrambling to Cover Study-Abroad Costs », publié dans une des principales revues de l'enseignement supérieur américain, *The Chronicle of Higher Education*, explique comment un « bon » financement des programmes à l'étranger peut être fait dans le contexte d'un dollar relativement faible : à Dickinson, un fonds a été créé il y a plus de 25 ans pour tous les programmes à l'étranger, l'International Program Fund (IPF) ; un deuxième fonds, l'« International Endowment Fund » (IEF) soutient les opérations globales. En même temps, certains programmes y compris le programme au Cameroun sont actuellement développés pour l'automne et l'année entière, et non plus pour un semestre seulement (originellement le printemps pour le Cameroun).

Des cours sont donnés en anthropologie du genre, en ethnographie, sur les cultures des peuples d'Afrique centrale, sur l'éthique familiale, sur les problèmes culturels africains, sur l'histoire des idées politiques, et sur la philosophie africaine de la diaspora. Le « Dickinson Center » au Cameroun offre un séminaire introductif sur le Cameroun aujourd'hui, avec un travail individuel sur projet typiquement américain. Le niveau des étudiants en français est mesuré pour les répartir en groupes pour des tâches précises. Le centre offre aussi les cours suivants en français et en anglais : Colonization and Decolonization in Africa ; African International Relations ; Women, Politics and Public Policy ; Issues on Environmental Management ; African Oral Traditions in Literature ; African Thought and Philosophy ; Medical Anthropology ; African Theatre and Drama ; Le Roman africain francophone colonial et post-colonial : le cas du Cameroun ; La Femme dans la société patriarcale de l'Afrique australe à travers la littérature ; La Sociologie de la femme dans la société africaine ; Négritude et Mondialisation.

Des stages sont organisés avec des institutions, ONGs comprises, telles que le « Centre for Rehabilitation and Abolition of Trauma » (CRAT), l'« African Action on AIDS » (AAA), le « Fact Foundation Orphanage », l'« Akwi Montessori School », la « FRAZATI Bilingual School », la « National Commission on Human Rights and Freedoms », l'« African Women Association » (AWA), le « Plan Cameroon », l'« Environmental Protection Group », la « Prison Fellowship International », la « Stay Green Foundation », le « Traditional African Ballet », ou l'« United Methodist Church Medical Department ». Et des excursions sont organisées, en particulier à Limbé, Buea, Bamenda, Foumban, Kribi, Ngaoundéré, Maroua, Rhumsiki et le parc naturel de Waza, l'un des plus célèbres d'Afrique. L'Université de Stanford donne une liste utile de dizaines d'organismes de stages possibles en Afrique (Internships in or related to Africa).

Des conseils sont dispensés aux étudiants qui vivent chez des familles camerounaises, et on en donnera une liste qui suit l'ordre des conseils et d'« arts de faire » donnés sur le site destiné aux étudiants, liste dont on peut souligner la dimension pratique et interculturelle : initier la conversation, apprendre à laver le linge à la main, participer aux fêtes familiales, mesurer les différences dans la définition de l'intimité, se préparer à l'incompréhension (si l'on est végétarien notamment). On conseille également aux étudiants de mesurer la valeur sociale du marchandage, de se familiariser avec l'histoire, la géographie, la politique et l'éducation au Cameroun (toutes choses qui développent la compétence interculturelle), et de se préparer à des points de vue hostiles sur la politique étrangère américaine y compris au Moyen-Orient. Pour ce qui concerne la vie de tous les jours, on joint d'offrir un verre aux amis, de savoir comment se comporter avec les enfants du voisinage s'ils sont trop envahissants, d'éviter de

regarder les gens dans les yeux, de ne pas siffler, de ne pas garder les mains dans les poches, de ne pas se tenir la main en public (pour les couples), d'embrasser sur les joues à la française, de partager sa nourriture, de ne pas employer certains mots (*civilisé, sauvage, primitif, nègre, hutte, brousse, race, indigène*), de ne pas souligner les discriminations interethniques, de ne pas parler à tort et à travers, d'écouter, d'être patient, de ne pas porter trop d'attention à la ponctualité, de prendre conscience de ce que l'homosexualité est illégale dans le pays, et pour les femmes de ne pas croiser les jambes surtout à la campagne, de se montrer fermes et polies avec les hommes qui les abordent, et d'insister sur le respect qui leur est dû, sans toutefois faire une leçon déplacée de féminisme. Par-dessus tout, il s'agit de prendre la mesure du choc culturel et de l'analyser, d'en discuter, de dépasser les stéréotypes, et de ne pas rester avec les autres étudiants américains (Dickinson in Cameroon).⁵

Une autre approche est de privilégier des programmes clés en main. Il existe des compagnies africaines spécialisées dans la fourniture de programmes clés en main. Ainsi, « Futures Cameroun », créé en 1995, se présente comme la première agence dans ce domaine au Cameroun pour l'étude des langues, et assure aussi une assistance aux Camerounais souhaitant étudier à l'étranger, notamment au Royaume-Uni (Futures Cameroun). « Global Alliance for Education International » offre des programmes et une assistance logistique pour les liens internationaux au Cameroun (Global Alliance for Education International). D'autre part, il existe aussi des compagnies étrangères spécialisées dans ce même domaine, ainsi la « Cameroon School for International Training » (SIT), spécialisée en développement rural et dispensant des cours de français. SIT offre un programme qui a une antenne à Dschang, intitulé « Cameroon: Social Pluralism and Development SIT », avec un succès qui attire de nombreuses universités américaines. Ce programme se focalise sur des problèmes de nature globale, et dispense des cours en anglais dans les domaines suivants : arts, expression culturelle, sociologie, santé, identité et globalisation, gestion des ressources naturelles, biodiversité, politique environnementale, gestion de la sortie des conflits, éducation, droits de l'homme, et développement durable. Basé à Yaoundé (mais avec des excursions un peu partout, et deux semaines à Ngaoundéré dans le nord), ce programme d'un semestre étudie le développement dans des régions très diverses (on surnomme parfois le Cameroun « L'Afrique en miniature »), sans négliger l'histoire du pays, les théories et pratiques du développement durable, les « gender studies », les minorités, les arts « traditionnels », ou l'islam dans le grand nord. Le programme entretient des liens avec l'Université de Dschang, celle de Ngaoundéré, le « Centre for Development and Research of Ngaoundéré », le « Cercle Socio, anthropologique, histoire, et psycho » de l'Université de Yaoundé I, l'Unity Cooperative Society (UNICS), une institution qui fait de la micro-finance, le Peace Corps et l'OPED (Organization for Environment and Sustainable Development). Bien d'autres organisations se focalisent sur le développement : ainsi « The Humanity Exchange » collabore avec des orphelinats. On peut également mentionner parmi les organisations caritatives BetterWorld Cameroon, The Cameroon Association for the Protection and Education of the Child (CAPEC), United Action for Children (UAC, à Buea), et Belo Rural Development Project (Berudep).

En définitive, pourquoi une université américaine choisirait-elle d'établir un programme interdisciplinaire se focalisant sur les langues, la technologie, et les sciences sociales au Cameroun ? Certes, en général, l'Afrique subsaharienne revêt un intérêt stratégique du point de vue américain (Severino et Ray, 2010 : 297-301). Et le fait que des programmes scientifiques de recherche soient déjà présents sur place, par exemple dans le domaine

du développement durable dans le cas de GT (ainsi en hydrologie), en est l'illustration. Dans le domaine de l'éducation, les microprogrammes qui lient apprentissage du français, pratique du développement durable, et technologie au Cameroun offrent aux locuteurs américains et à leurs interlocuteurs camerounais des alternatives aux formes plus traditionnelles de relations culturelles et linguistiques. Ces programmes ont des points communs : prendre la mesure d'un fait démographique (en 2050, la très grande majorité des francophones se trouvera en Afrique) ; placer la notion vivante de différence au centre de leurs préoccupations⁶ ; privilégier l'aventure humaine et la rencontre, et dans ce but la flexibilité des pratiques et l'ouverture à l'expérience de la diversité sur le terrain.

Bibliographie

Approved Alternative Study Abroad Programs (Brown University). <http://www.brown.edu/Administration/OIP/programs/alternative/> (consulté le 22 mars 2011).

Brown, Gladys, avec Marianne Kriszio, Andrea Lothar et Margaret Niger-Thomas. "International Alliance Building: The Importance of Listening to Global Peers". *On Campus with Women*, 36, 1. http://www.aacu.org/ocww/volume36_3/national.cfm (consulté le 3 juin 2011).

Cameroun: Education, Culture, and History. <http://www.columbia.edu/cu/lweb/indiv/africa/cuvl/Cameduc.html> (consulté le 20 mars 2011).

Deltombe, Thomas, Domergue, Manuel, Tatsitsa, Jakob. 2011. *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*. Paris : La Découverte.

Dickinson in Cameroon. <http://www.dickinson.edu/academics/global-campus/content/Dickinson-in-Cameroon-landing-page/> (consulté le 20 mars 2011).

Echu, George. 1999. « Genèse et évolution du bilinguisme officiel au Cameroun ». In George Echu et Allan W. Grundstrom, éd., *Official bilingualism and linguistic communication in Cameroon / Bilinguisme officiel et communication linguistique au Cameroun*. New York : Peter Lang : 3-15.

Fisher, Karin. 2007. "Declining Dollar Has Colleges Scrambling to Cover Study-Abroad Costs". *The Chronicle of Higher Education*. 6 décembre 2007 : <http://chronicle.com/article/Declining-Dollar-Has-Colleges/287> (consulté le 12 mars 2011).

Futures Cameroun. <http://www.camerpages.net/en/tell-your-friends-about-this-website-155.html> (consulté le 12 mars 2011).

Global Alliance for Education International. <http://www.eastchance.com/net/association.asp?id=468> (consulté le 14 mars 2011).

Herrera, Susana. 2000. *Mango Elephants in the Sun: How Life in an African Village Let Me Be in My Skin*. Boulder, Colorado : Shambhala.

Institut Supérieur de Technologie d'Afrique Centrale. http://www.icam.fr/fr/international/L_icam_a_L_international/istac.html (consulté le 7 juin 2011).

Internships in or related to Africa. <http://www.sul.stanford.edu/depts/ssrg/africa/internships.html> (consulté le 25 avril 2011).

Lowe, Tony et al. 2008. "Study Abroad in West Africa: An Interdisciplinary Program of International Education". *College Student Journal*, 42, 3 (2008): 738-47.

National Resource Centers (NRC) Program and Foreign Language and Area Studies (FLAS) Fellowship Program. CFDA 84.015A & 84.015B. Abstracts. Africa and Middle East. FY 03-05 (International Education Programs Service, US Department of Education, Washington DC 20006-8521). <http://www2.ed.gov/about/offices/list/ope/iegps/nrcflas-africamideast.pdf> (consulté le 25 février 2011).

Olinga, Michel. 2008. « Le Cameroun anglophone: Une colonie interne à la « République » ? ». *Les Cahiers du CICALS*, 13: « Nationalisme(s), post nationalisme(s) ». Paris: Université Paris-Dauphine : 105-17.

Olinga, Michel. 2009. « “Biafrais” et “Frogs”: Regard Croisé entre Anglophones et Francophones au Cameroun ». In Cécile Girardin & Arkiya Touadi, *Regards Croisés dans la Mondialisation: les représentations de l'altérité après la colonisation*. Paris : L'Harmattan : 165-77.

Severino, Jean-Michel et Ray, Olivier. 2010. *Le Temps de l'Afrique*. Paris : Odile Jacob.

The Cameroon Experience (Case Western Reserve University). http://www.case.edu/artsci/fr_studies/Cameroon.html?nw_view=1304297236& (consulté le 25 mars 2011).

U.S. Study Abroad Programs in Africa: Basic Information and List of U.S. Study Abroad Programs in Africa (compilé par Cynthia Schmidt, Kalamazoo College, 1993). http://www.africa.upenn.edu/Travel/U_15772.html (consulté le 20 mars 2011).

Whalen, Brian. 2007. “Chronicle Looks At Study Abroad Costs”. *Forum on Education Abroad*. Posté le 6 décembre 2007. <http://www.forumea.org/2007/12/chronicle-looks-at-study-abroad-costs.html> (consulté le 15 mars 2011).

Notes

¹ En voici une liste pour 2003-2005 : African Studies Center, Boston University ; The African Studies Program (ASP) at Indiana University in Bloomington (IU) ; The MSU [Michigan State University] African Studies Center ; Ohio University ; University of California Berkeley & Stanford University ; African Studies at UCLA - Historic Strengths and New Excellence ; University of Florida ; University of Illinois at Urbana-Champaign (UIUC) ; Undergraduate National Resource Center in African Studies, University of Pennsylvania et Bryn Mawr, Haverford and Swarthmore Colleges, et également FLAS Fellowship funding by the University of Pennsylvania ; University of Wisconsin-Madison ; The Yale University Council on African Studies.

² Si l'enseignement primaire est important notamment en zone urbaine (mais l'est moins historiquement pour les filles), cependant l'enseignement secondaire suppose une participation financière (achat de livres, etc.) impossible pour la plupart des familles, ainsi dans une partie importante du nord. Il est de plus difficile d'évaluer la présence effective des élèves dans l'enseignement primaire et secondaire. Là encore, le bilinguisme joue un rôle puisque les systèmes français et britanniques ont été fondus en un seul en 1976.

³ Dans cet article, intitulé « International Alliance Building : The Importance of Listening to Global Peers », l'examen des positions des auteurs dans le champ universitaire permet de mieux comprendre quel type d'acteurs sont intéressés par des programmes alternatifs en Afrique. Parmi ces auteurs, outre Gladys Brown, directrice d'un bureau pour l'« Affirmative Action » (University of California - Riverside ; ce bureau est donc chargé de traiter des problèmes liés à la discrimination) et auteure principale, on compte : Marianne Kriszto, chargée des problèmes liés à l'égalité des genres (Université Humboldt, Berlin) ; Andrea Lothar, sous-directrice du « Center of Excellence for Women and Science » à l'université de Bonn ; et Margaret Niger-Thomas, professeur de « women and gender studies » à l'University of Buea.

⁴ Il existe bien d'autres modèles, et par exemple ceux de Case Western Reserve University, qui a élaboré un projet en collaboration avec l'Université de Buea (The Cameroon Experience), et de Brown University, qui offre un programme à Dschang avec la Cameroon School for International Training (Approved Alternative Study Abroad Programs).

⁵ Voir notamment les indications de Joyce A. Bylander, coordonnatrice du programme au Cameroun sur le campus de Dickinson College, et quelques commentaires des étudiants sur le programme, sur le site de Dickinson cité en bibliographie.

⁶ L'Université de Portsmouth a créé un nouveau Masters sur l'Afrique francophone en septembre 2010 ; on y étudiera en particulier l'histoire d'une nation, le contexte régional et transnational, la colonisation, la décolonisation, la guerre froide, et la globalisation.